



HAL
open science

Ordre et aventure dans la philosophie de Samuel Gagnebin

Anne-Françoise Schmid

► **To cite this version:**

Anne-Françoise Schmid. Ordre et aventure dans la philosophie de Samuel Gagnebin : Conférence pour l'ouverture du fonds Samuel Gagnebin à la Bibliothèque de la Ville de Neuchâtel, à l'invitation de Thierry Châtelain (Directeur de la bibliothèque) et de Daniel Schulthess, professeur de philosophie à l'université de Neuchâtel.. 2019. halshs-02099817

HAL Id: halshs-02099817

<https://shs.hal.science/halshs-02099817>

Preprint submitted on 15 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ordre et aventure dans la philosophie de Samuel Gagnebin

Anne-Françoise Schmid

Résumé :

Pour Samuel Gagnebin, l'ordre n'est pas donné, il s'impose à nous dans le geste d'invention, que ce soit en science, en philosophie et en arts. C'est même cette idée d'ordre « naturel » qui permet de faire les passages entre ces diverses pratiques d'invention. Les champs d'investigation ne sont pas intéressants en tant qu'archives et tradition, mais en temps qu'ouverture vers ce qui émerge. Dans cette recherche, la posture éthique consiste à être capable d'admiration pour leurs auteurs. Si bien que Samuel Gagnebin exprime sa philosophie le plus souvent au travers de sa lecture des autres, les passages des uns aux autres étant la forme d'aventure du chercheur et du philosophe qui articule des solutions apparemment antithétiques, telles celles de Pascal et de Spinoza, en une vérité qui ne reste que « présomptive ».

Préalable : état philologique du texte

Samuel Gagnebin ne se contentait pas de publier : il annotait ses textes, les reprenait, ajoutait des pages intercalaires pour mieux commenter. Il y a aussi des textes écrits à la main, par exemple un merveilleux « hommage à Einstein », qui est un résumé de quatre petites pages sur la relativité générale. D'une certaine façon, on peut dire qu'aucun texte n'est compris comme tout-à-fait définitif. Nous verrons que cet état du texte est tout à fait en harmonie avec sa philosophie.

Présentation générale :

SG a écrit deux thèses, l'une de philosophie à la faculté de théologie libre à Lausanne sur Edouard Le Roy, en 1925, une autre de physique en 1924 sur la variation thermique des constantes diélectriques du quartz cristallisé, faculté des sciences de l'Université de Lausanne (Archives des sciences physiques et naturelles, vol. 6, 1924, p. 161-210).

Donc une thèse de Physique soutenue avant celle de philosophie. Mais ce n'est pourtant pas dans cet ordre que les choses se sont passées. SG a fait des études de théologie à l'Église Libre et a très vite renoncé à l'exercice du pastorat, après un malheureux culte pour le décès d'un ami durant lequel il n'a pu presque rien dire. Il y a là donc une coupure, non pas avec Dieu, mais avec toute la lignée de pasteurs que le précédent, coupure brutale, presque tragique, qui a certainement eu des effets dans la suite sur les actes de transmission et la façon dont il considérait l'importance de sa responsabilité. C'est alors qu'il a rédigé sa thèse de philosophie, qu'il aurait voulue sur Bergson, que l'Église libre ne l'a autorisé à aborder qu'au travers de l'œuvre d'Edouard Le Roy. A cette époque, il travaille à Lausanne pour la Maison du Peuple, organise des séries de conférences, fait tourner de petites éditions ouvrières à 20 cts., pour faire connaître les grands auteurs aux travailleurs. Je me souviens d'un petit fascicule Tolstoï.

En 1907, il se rend à Paris pour la seule fois de sa vie et y séjourne près de l'observatoire. Il va le dimanche à la course d'une église à l'autre pour écouter des concerts. Il y suit les cours de Bergson qui l'invite chez lui, et lui montre sa méthode d'écriture, il passe devant la Boutique des Cahiers, 8 rue de la Sorbonne, mais hésite à y entrer pour rencontrer Charles Péguy pour lequel il a toujours eu une grande admiration. Il était d'ailleurs abonné aux *Cahiers de la Quinzaine*. Par sa femme, il connaîtra plus tard Jérôme et Jean Tharaud, auteurs de *Notre cher Péguy*.

Il fait alors un héritage de 3000 francs qui lui permet d'entreprendre des études de mathématiques non pas pour abandonner la philosophie, mais lui donner encore une autre source que sa propre tradition.

Il est nommé maître de mathématiques à Neuchâtel pour le reste de sa vie professionnelle, et aussi assistant d'Adrien Jacquerod en physique, avec lequel il a signé plusieurs travaux. Il m'a dit n'avoir jamais donné d'exercices de mathématiques ou de physique qu'il n'ait conçu lui-même. Einstein est passé dans ce laboratoire, et a demandé à SG de lui montrer un spectre de couleurs, prétextant qu'il n'en avait jamais vu. SG s'est plié à sa demande, sans lui dire qu'il était lui-même très daltonien. Il avait un horaire de 27 heures d'enseignement par semaine. Durant sa retraite, il a donné des cours à l'université, apprenant les méthodes de certaines sciences dans d'autres. Nicolas Hayek, le fondateur de la Swatch m'a dit bien plus tard, lors d'une conversation à l'EPFL, que ces cours, qui construisaient des rapports inattendus entre les disciplines scientifiques, avaient été fondamentaux pour lui et pour son travail d'innovation.

L'idée-chose

Dans le discours de sa soutenance de thèse sur Le Roy, le 25 avril 1912, SG s'oppose à ce philosophe en ces termes :

« Je ne crois pas qu'on puisse découvrir nulle part dans le vaste domaine de la conscience, une *intuition* absolument immédiate, une *donnée* parfaitement pure. Toute connaissance, même celle de nous-mêmes, même celle de la durée intérieure me semble d'origine

complexe. L'élément empirique, donné, primitif y est toujours étroitement combiné avec des éléments abstraits, produits de notre activité intellectuelle.

Nous ne saisissons jamais les choses qu'en relation avec des notions abstraites. » (p. 11-12) et voir p. 60-61 de la thèse.

Inversement, il déclare : « Il n'y a pas de théorie purement formelle en sciences » (RON 272), car « toute logique implique une prélogique qui suppose des éléments empiriques » (RON 270).

SG se tient donc dans des intermédiaires entre l'empirique et le formel. L'empirique ne suffit pas à construire la science ou la philosophie, mais dans l'abstrait, il y a toujours un élément empirique. Nous retrouverons cette position « intermédiaire » dans les problèmes plus directement humains.

Il use ainsi souvent du mot valise : « idée-chose », ou « idée-monde-événement ».

On ne comprend rien à la connaissance si nous ne voyons pas que la nature et la pensée sont non-séparables (RON 29). Notre connaissance est à la fois humaine et naturelle, et ces deux aspects sont non-séparables.

Importance éthique de l'admiration

Un trait particulier reste de sa thèse, le principe d'exposer au mieux l'idée d'un philosophe et de ne la critiquer qu'ensuite, en un second temps. Chaque chapitre sur Edouard Le Roy est composé comme suit : exposé et critique. On retrouvera cela dans tout le travail de Samuel Gagnebin, il ne

mélange jamais sa critique et l'exposé. Il y a là une vraie capacité de lecture, il ne compare pas immédiatement ce qu'il lit à ce qu'il sait ou ce qu'il croit. Il construit les concepts qui lui permettent de comprendre un nouvel auteur. Alors qu'il était très vieux, je lui ai donné à lire Althusser, dont il m'a dit que c'était un vrai philosophe dans des habits un peu étroits, puis Laruelle, à l'époque du *Déclin de l'écriture*, il m'a dit qu'il était un philosophe complet, alors que leurs positions à ce moment étaient peu concordantes.

Ce trait particulier n'est pas sans signification. SG expose ses idées au travers à l'occasion de celle des autres. Les textes où il s'exprime directement sont plutôt tardifs et non publiés (*Ma fable, Avant-propos à ma fable*, ce dernier n'ayant été reproduit qu'en 10 exemplaires).

C'est évidemment un principe éthique fondamental chez SG. L'invention vient avec l'admiration des philosophes, des scientifiques et des artistes dont on s'inspire. L'admiration est nécessaire et permet de trouver sa place que j'ai appelée « intermédiaire ». Dans ses conversations, il citait souvent ceux qu'il admirait. Par exemple, Leibniz, l'homme peut-être le plus intelligent qui ait jamais existé, disait-il, mais dans la philosophie duquel s'engager signifie ne pas en sortir, ou encore Henri Poincaré, dont il disait simplement qu'il n'était pas un imbécile.

La situation de l'homme et son destin

Dans un papier écrit à la main, présentation de son ouvrage *A la recherche d'un ordre naturel*, SG s'exprime ainsi :

« Au fond, c'est du destin de l'homme qu'il est question dans ce livre intitulé *A la recherche d'un ordre naturel*. Mais cela n'apparaît qu'à la réflexion sur les exemples qui meublent les deux parties du livre proprement dit ». [i.e ; sur la signification de la science et esquisses de philosophies].

Et il ajoute plus loin :

« Je pense donc qu'il est plus juste [plutôt que de mettre l'homme au sommet] de penser qu'il y a dans l'univers qui nous comprend un *ordre* qui nous dépasse et nous oblige. Si nous ne restons pas à la recherche de cet ordre, nous allons à la catastrophe, l'homme va sans règle et sans boussole ; sa lucidité, par laquelle il se distingue du singe, ne lui sert plus à rien. Il a pour guide ses seules passions, et en particulier son orgueil, sa vanité. »

L'idée que c'est l'homme qui donne sa signification à l'univers est donc impertinente, dans les deux sens du terme, et SG commence son ouvrage par une introduction qui est une longue critique de la phénoménologie, justement pour avoir construit systématiquement ce présupposé. Il préfère reprendre la méthode de Descartes, mettre en doute les préjugés, mais contrairement à ce dernier, il ne parvient pas à un « ego », mais juste « qu'il existe quelque être », qui n'est pas un « je ».

Comme chez Russell, il reste trois choses, ou valeurs, à l'homme et au chercheur :

Louange

Intégrité

Amitié

Russell : « Trois passions simples mais irrésistibles ont commandé ma vie : le besoin d'aimer, la soif de connaître, le sentiment presque intolérable des souffrances du genre humain ; ces passions comme de grands vents m'ont poussé à la dérive, de-ci, de-là, sur un océan d'inquiétudes, où je me suis parfois trouvé aux bords même du désespoir ». (Traduction Antoinette et Michel Beiveiler, les belles lettres).

Trois choses demeurent donc, chez Russell et chez SG, qui n'avaient que 10 années de différence. Ce ne sont pas exactement les mêmes affects, mais il y a une parenté. La louange permet de se situer dans l'aventure humaine et intellectuelle, l'intégrité, la reconnaissance de la plus grande importance du ciel étoilé sur la loi morale kantienne et le rapport à l'empirique des mondes les plus abstraits,

l'amitié en tant que l'aventure suppose non pas un solipsisme, mais une sorte d' « intimité collective » (ce n'est pas son terme, celui d'ethnopsychiatres, mais il convient bien à l'attitude de Samuel).

Et SG pratiquait cette amitié, par une discussion toujours reprise avec ses amis philosophes (Henri Reverdin, René Schaerrer, Henri Miéville) et physiciens (William Rivier, Jean Rossel), ou mathématiciens (Georges De Rham, Georges Bouliguand, Ferdinand Gonseth), mais aussi avec d'autres, je pense en particulier à Friedrich Dürrenmatt, qui venait chez lui tous les jeudis après-midi. Ils s'étaient rencontrés dans un café, SG l'avait entendu s'exprimer avec d'autres sur Spinoza, et avait immédiatement repris et critiqué son interprétation. Ils sont depuis restés amis jusqu'à la fin. Ils n'habitaient d'ailleurs pas très loin l'un de l'autre sur les hauts de Neuchâtel. Par correspondance, SG a eu des échanges riches avec Henri Gouhier sur Pascal et avec Martial Guérout sur Spinoza (il lui a montré que la science derrière l'éthique n'était pas celle de Descartes et Leibniz, mais celle de Huygens). J'en ai eu des échos lorsque je me suis rendue plus tard à Paris.

Il s'est également engagé en politique (Alliance des indépendants), a été élu après-guerre (il m'a parlé de l'impuissance des politiques, les patrons et les ouvriers n'ayant pas les mêmes intérêts ni les mêmes petits avantages), il a joué un rôle dans la création par Gottlieb Duttweiler de la Migros. Très vieux, à près de cent ans, il a déménagé du home de l'Ermitage où il résidait, trouvant que la directrice était maltraitée par l'État pour un travail trop lourd et sans aide. Malgré les réactions des politiques qui lui ont rendu visite, il s'est installé dans un petit deux-pièces situé au haut d'un immeuble de béton – ce qui l'a fait souffrir, il n'avait connu que la pierre.

Sur les vérités et les volontés présomptives

« Comme Descartes, qui le faisait pour asseoir sa méthode, nous mettons tout en doute ; mais il semble que nous en restions là. La science, ses principes, son déterminisme, ses résultats pourtant spectaculaires, la technique qui en est le fruit, sont mis en question sans

réponse. La religion est faite de mythes contradictoires, car l'Enfer n'est pas possible si Dieu est bon et tout-puissant. Le langage est un instrument indispensable pour exprimer ce que nous pensons et nous ne pouvons pas penser sans son secours. Langage et pensée s'imbriquent indistinctement. Or le langage est donné dans son ensemble à un monde social défini et l'individu qui pense s'informe en l'employant, de sorte que la part de son œuvre est aussi en question. La pensée élaborée dans ces conditions ne peut être universelle. Elle comporte une large part de contingence : il n'y a plus de fondement reconnu. » (*Avant-propos à ma fable, début*).

Que défendait SG ? Des vérités, il y a une objectivité, mais ces vérités ne sont que présomptives, au sens où elles ne sont pas absolues, ce qui est relativement banal, mais surtout où elles sont les fruits d'une recherche audacieuse. L'audace est un thème qui revient souvent chez SG. L'audace et la vérité ne sont pas des contraires, parce que la vérité n'est pas acquise une fois pour toutes et elle fait partie d'un univers dynamique. Elle permet des synthèses réfléchissantes, qui sont l'occasion de principes nouveaux, par exemple le principe d'inertie (RON 33). Une vérité n'est valable que tant qu'on ne sait la réfuter, un peu comme chez Russell.

On comprend alors son attitude en histoire de la philosophie ou dans l'histoire des sciences. Aucune étape n'est à critiquer, les savants y sont parvenus par la même audace. SG a donné par exemple une grande valeur à la physique d'Aristote, même si celle-ci ne ressemble pas à la nôtre, plus observationnelle qu'expérimentale. Il en a fait une magnifique étude.

En théologie, SG parle aussi de « volonté présomptive » :

« ... agir conformément à l'amour de Dieu, c'est être véritablement satisfait de ce qui nous est arrivé dans le passé et c'est, pour l'avenir, nous conformer à la volonté présomptive de Dieu. Et si l'événement montre que Dieu n'a pas voulu que notre bonne volonté ait son effet, il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pas voulu que nous fissions ce que nous avons fait, car il ne demande jamais que la droite intention et il nous suffit d'avoir cette confiance que rien ne saurait nuire à ceux qu'il aime ». (RON 350).

C'est à propos de Leibniz qu'il déclare ce qui précède, mais je pense que c'était bien là sa pensée. Dans une note en marge à la main, il souligne que c'est là que le mot de présomptif trouve son origine. Mais le présomptif de Leibniz et de SG diffèrent. Chez Leibniz, la vérité préexiste (RON 357), chez SG, la vérité est présomptive par ce qu'elle suit de notre propre audace. Est-ce là la répétition de l'acte de coupure qu'il a faite avec la théologie, dont je parlais tout au début ? Samuel dirait sans doute qu'on ne peut l'affirmer dogmatiquement, la vie humaine n'est pas un roman, mais une recherche indéfinie dans des zones intermédiaires, entre l'animal et l'ange, ou encore entre le donné et le construit. Néanmoins, SG donnait une grande valeur à la responsabilité qui va avec cette audace, et il est arrivé que certains ressentent comme quelque peu intrusive cette responsabilité. En particulier, il ne désirait pas que ses petits-enfants s'engagent en théologie et donc les poussait plutôt vers les mathématiques.

Ce que nous apprend la vie quotidienne pour la science et la philosophie

La catastrophe, bien entendu, dont il a déjà été question.

Mais surtout les mélanges entre possible et réel, entre donné et construit, ce qui sera fondamental pour sa conception de la science et de la philosophie. Dans le vécu, le possible et le réel sont impliqués l'un par l'autre. SG l'explique par une petite fiction :

« Je suis à ma table, l'heure approche où je sors ; je passe la porte, je descends l'escalier, j'arrive dans la rue, j'y avance, elle est barrée. Tout cela s'est fait machinalement comme une chose très habituelle, jusqu'au moment où, ce que je concevais comme possible quand j'étais à ma table, ne se trouve *plus possible* : la route est barrée. Dans ma démarche et jusqu'à ce point, le possible s'est trouvé réel, le cheminement que je concevais possible assis à ma table est donc du *réellement possible* ; puis au barrage, il cesse d'être réellement possible. Le *réel* du barrage a réduit un réellement possible à un *pur possible* qu'il est maintenant encore dans mon esprit. Tout cela est du vécu et on voit bien que, dans le vécu, le possible et le réel s'impliquent l'un l'autre, bien que différents essentiellement ; le possible est *construit*, le réel *donné* comme un événement inattendu. » (*Ma Fable*, p. 2).

La science est une construction du réellement possible. Elle est donc un possible réellement possible. Et le réel comporte l'inattendu et l'inconnu, nécessaires à toute invention.

La philosophie est un récit qui combine le possible et le vécu et qui introduit les valeurs, mais ces valeurs ne sont pas fixes, elles peuvent être exposées comme autant de Fables. Il y a de nombreuses valeurs, vérité, justice, équité, etc., ou encore les choix de nourriture, de logement. Chacun peut avoir sa fable. SG milite donc pour la multiplicité des philosophies, et il les critique donc dans leur fermeture sur elles-mêmes, par le fait qu'elles n'admettent pas que leur vérité se trouve comme un complexe intermédiaire entre le donné et le construit, le fait et l'abstraction. Pour comprendre la multiplicité des fables, il importe de ne jamais se fixer dogmatiquement. Les philosophies sont des possibles possiblement vécus.

SG met en relation étroite des notions traitées comme contraires dans la philosophie. Dans sa *Fable*, SG dit en marge à la main que rien n'est purement intérieur ou purement extérieur.

La construction du possible suppose quatre opérations : le discernement, la fixation par un signe ou symbolisation, la formation de cadres schématiques (par exemple une discipline, comme la mécanique), la synthèse réfléchissante audacieuse (RON 38) et dont l'unité n'est pas garantie par le moi.

Et l'audace consiste à assumer sa philosophie et sa science, entre l'infini du détail des choses et la lucidité de la conscience (RON 35), qui sont les « deux infinis » pascaliens de SG.

La science ou les sciences

Chaque discipline est un construit réellement possible.

Mathématiques

Cela même en mathématiques. Il y a en mathématiques des impossibilités, par exemple la construction géométrique d'un polygone de 17 côtés. Pour SG, les impossibilités en mathématiques témoignent de leur réalité, et sans ces impossibilités, nous n'aurions aucune idée de leur objectivité.

SG parle peu des débats qui ont eu lieu au début du siècle, autour de la répétition en mathématiques (indéfinie chez Poincaré, limitée chez Peano et Russell) ou encore les relations entre les noms en mathématiques et la symbolisation (Poincaré, Pierre Boutroux vs Russell et Couturat).

SG admet la logique et l'axiomatique. L'axiomatique a une fonction de contrôle, la logique une fonction de méthode (RON, 179-180). S'il y a une logique formalisée, il y a toujours une pré-logique qui la précède. SG ne méconnaît pas la théorie des ensembles telle qu'elle existait, mais pensait que trop de significations étaient attachées à ce concept.

En géométrie, les figures sont des modèles de trames de relations (Bouligand), on peut leur faire subir des transformations, et là il se réfère au programme d'Erlangen de Félix Klein, et ce programme renvoie aussi à une logique (RON 222). Il a été très attentif aux travaux de Brouwer, de Heyting et de Gerrit Mannoury, autour de l'intuitionnisme, qui avaient une conception de l'invention mathématique, qui concordait à peu près (selon lui, Mannoury était trop empiriste) avec sa propre vision des mathématiques :

« Le mathématicien invente, construit et découvre à la fois des structures qui sont données et imaginées au même instant » (RON 263). Et il en conclut : « Le verbe mathématique est créateur comme le verbe poétique (...) ». Ou encore : « On invente les fractions, mais on découvre que telle fraction est plus petite qu'une autre et cela ne dépend pas de nous » (note 1, p. 262).

Il y a une « intuition prolongée » en mathématique. Par exemple vouloir prouver qu'une théorie ne comporte pas de contradiction est une expérience, qui dépend du caractère opératoire des symboles (270). Rappelons la définition de l'intuition par Poincaré, dans *Science et Méthode* (1905, p. 137) : « sentiment délicat de l'ordre ». Je pense que SG accepterait cette définition.

L'invention en mathématiques les rapproche de celle de la physique, car la mathématique a un aspect expérimental par sa symbolisation.

J'ajoute que pour SG, les mathématiques sont un instrument du voir. Il ne comprenait un livre qu'en refaisant à la marge tous les calculs supposés, cherchait à voir si les mathématiques réellement utilisées reflétaient celles explicitement dites par l'auteur. Je me souviens de sa lecture de Jacques Monod, *Le Hasard et la Nécessité* (1970), ouvrage qu'il appréciait, mais dont il m'a dit les incohérences entre ce qui est déclaré et utilisé en mathématiques. D'une certaine façon, les mathématiques permettaient de voir jusqu'au bout l'ensemble d'une démarche.

Physique

L'invention en physique est « une omission volontaire et perspicace de faits, de constatation journalière, en vue d'une intelligence plus profonde de faits mieux observés, soumis à des mesures précises de temps et d'espace » (RON 33). La physique ne peut donc être complètement empirique, comme l'on rêvé certains disciples du Cercle de Vienne. Il n'est pas possible de « réduire » les termes théoriques. La physique requiert une critique des faits et une construction audacieuse de concepts.

Dans cette perspective, une théorie est « un instrument, qu'il faut apprendre à manier et qui ne s'applique pas sans des corrections attentives et prévues, à une réalité qu'il faut interpréter » (RON 34). Il traite la mécanique classique d' « ouvrage d'art ».

La science n'est pas impersonnelle

Dans le mouvement de l'invention, la science n'est pas impersonnelle, même si elle n'est pas le produit d'un « moi » ou d'un « je ». Il y a évidemment une science traditionnelle, un savoir que l'on enseigne, mais, à l'état de tradition, elle n'est pas complètement la science. Ce caractère audacieux est important, il permet de construire des ponts entre la recherche du savant et celle de l'artiste.

Cette réflexion se trouve surtout dans un travail que SG a fait sur Léonard de Vinci, qui est l'un des chapitres de *A la recherche d'un ordre naturel*. Ce qui fait le lien entre les diverses inventions est un « discours mental » d'après Léonard de Vinci, discours mental qui en sciences revêt une forme logique et doit être communicable (RON 200). En peinture, il revêt aussi une forme logique à partir de principes : la géométrie, la couleur, la lumière. Et voici comment SG voyait la peinture, résumant deux principes, simultanément et proportion :

« (...) l'irradiation, la scintillation, les couleurs du prisme et des lames minces, les changements de couleur avec la distance, les couleurs des ombres, l'influence réciproque des objets colorés, l'influence de la couleur du fond sur celle de l'objet qui s'y projette, les couleurs complémentaires qui s'exaltent l'une l'autre » (RON 201).

L'ordre naturel

Ce qui réunit les deux œuvres de Léonard est la découverte d'un ordre naturel qui s'impose à l'homme en recherche d'un fondement et qui permet de passer d'une discipline à l'autre. L'ordre en effet s'impose mais il nous donne également la liberté de passer d'une discipline à l'autre. L'ordre naturel est ce qui donne une objectivité à notre recherche et à son résultat que nous devons assumer. Nous ne pouvons voir cet ordre ni le comprendre complètement : il est une vérité présomptive qui guide notre recherche sans nous fixer sur une seule discipline, il est la vérité la plus haute que nous puissions appréhender, que ni la science toute seule, ni l'art isolément ne peuvent nous faire connaître.

« Cette affirmation d'un ordre naturel n'est pas démontrable ; Léonard de Vinci le sait, puisqu'il ne peut remonter au-delà de cette affirmation. Elle n'est, d'autre part, pas plus arbitraire que la nécessité pour l'artiste de créer son œuvre. Elle est du même ordre » (RON 199).

Et si la science est une science de l'homme, l'art est un don divin (RON 196).

Une autre conséquence de l'ordre naturel, qui ne dépend pas du moi ou du « je » de la phénoménologie, est la nécessité de l'entraide – thème récurrent sur lequel il insiste beaucoup.

La philosophie

La philosophie tient d'un paradoxe : une philosophie ne se laisse pas comprendre directement, on ne la comprend que par aspects, sans savoir à l'avance si cet aspect n'est pas en contradiction avec les autres. Et cela, c'est un caractère de la philosophie, elle suscite par sa construction même des malentendus difficilement évitables.

« Par la pente de son esprit, chaque philosophe limite assez précisément un certain domaine de l'être dans lequel ses idées fondamentales sont applicables. Les notions qui sont introduites dans la trame de sa philosophie doivent être cohérentes entre elles. Il va donc tenter une construction logique qui sera sa théorie de l'être ; il ne réussit pas toujours à rendre toutes les notions qu'il utilise à la fois précises et cohérentes, mais il y a un certain point de vue d'où les contradictions ne lui sont pas apparues » (RON 328, le texte date de 1954 (RTT)).

Le lecteur d'une philosophie doit le savoir pour ne pas être injuste et il ajoute que d'être injuste en philosophie est « le péché contre le Saint-Esprit » quand il s'agit de philosophie et bien que je sache qu'il est très difficile d'être toujours juste » (RON 328).

Il y a donc chez SG une multiplicité de droit des philosophies, mais elles ne sont pas équivalentes. SG ne les acceptait pas telles quelles, il discutait vivement avec ses amis, n'acceptait pas l'idée d'une vérité absolue ou universelle. L'acceptation de la variété des fables et des philosophies ne dévalorisait pas la discussion philosophique, parfois très âpre. Petite fille, je me souviens avoir eu peur lors de ces débats avec ses amis. Tous tapaient du poing sur les accoudoirs de leur fauteuil et argumentaient à voix très haute.

La philosophie, donc, elle non plus, n'est pas impersonnelle, même si elle se fixe un domaine de l'Être.

A la main, il ajoute face à la page 2 de sa *Fable* : « Je ne fais ainsi que m'inspirer du superbe précepte de Kant : « L'auteur, en philosophie, ne doit donner son ouvrage que comme une occasion de réflexion et d'exercice philosophique » (Programme du cours du 1^{er} semestre 1765-1766) ».

La plénitude de l'Être

Toute la pensée est présomptive chez SG, et c'est paradoxalement grâce cette sorte d'incomplétude si l'on peut dire, qu'il découvre la plénitude de l'Être, qu'il reprend à Spinoza, même s'il n'accepte pas l'idée de nécessité telle qu'elle est développée dans *l'Éthique* et celle que les valeurs, toujours présomptives, ne sont que des illusions. Au premier abord, cette plénitude signifie que l'on retrouve le réel tel quel malgré nos limitations, malgré l'acceptation du caractère présomptif de notre recherche. C'est là un accord avec Spinoza. Mais c'est aussi le fruit d'un vécu qu'il explicite dans *l'Avant-propos* à sa fable, ses migraines ophtalmiques, paralysantes. Il se trouve, souvent deux jours de suite, dans un état de paralysie, coupé du monde, sans pouvoir bouger, ni parler, traversé par des pensées d'une étrange lucidité. Il se voit comme enterré vivant. Lorsque la migraine cesse, il retrouve le monde tel qu'il était, et c'est la marque de la plénitude de l'Être :

« Or brusquement, sans raison à moi connue, comme quand je me suis trouvé incapable d'un geste et d'une parole, je m'assieds dans mon lit. A l'instant, j'ouvre les yeux et, à la faible lueur que laisse subsister la nuit, *je reconnais* ma chambre.

Mais quoi ? Alors je dure, puisque cet ordre m'est habituel.

Mais encore ? Les choses ont un certain ordre qui subsiste dans le temps que je vis.

Alors : il y a de l'Être sous le reflet de l'Être.

Et de plus les deux constatations sont inséparables, l'être est aussi bien celui du « je » qui reconnaît que celui de l'ordre des choses reconnu. » (p. 2).

De Spinoza et de sa conception de la plénitude de l'Être, SG dit qu'elle n'a jamais été dépassée en philosophie (RON 335), et il ajoute : « J'avoue donc n'avoir pas réussi à faire une construction qui prétendrait dépasser l'éthique » (RON 335). Il ajoute à la main au haut des pages 36 et 37 : « Comme chaque philosophe...Je n'ai pas réussi ».

Les philosophies peuvent être lues comme des fables

La fable enrichit la pensée, c'est là sa fonction, et l'on peut lire les philosophies comme des fables : « Ce sont des pensées humaines et elles vous appartiennent » (*Ma Fable*, p. 1). Les philosophies sont humaines comme les sciences, et on ne peut les exclure, même si on peut les discuter. C'est dans l'enrichissement de la pensée qu'elles trouvent leur valeur. Et le lien entre cette valeur et la nécessité de penser ressentie par le chercheur est la vérité présomptive (note à la main).

L'idée de Dieu

Si SG a coupé avec le métier de pasteur, il est engagé dans un amour de Dieu qu'il n'a jamais abandonné, mais il sait qu'elle n'est toujours qu'une vérité présomptive. C'est donc un engagement. Il postule que le pari pascalien suppose déjà la grâce de Dieu, qu'elle ne vient pas après le pari (ce qui a donné lieu à une discussion avec Henri Gouhier). Ce pari est nécessaire pour comprendre l'ordre naturel, Pascal et Spinoza à la fois, un Dieu immanent et un Dieu transcendant.

« Le bien qui nous advient comme le mal qui nous frappe sont des manifestations de Dieu que nous ne pouvons qu'aimer, puisque qu'il est la source profonde de l'être à travers la nature et les hommes qui nous entourent. Je n'ai aucune preuve qu'il en soit ainsi ; mais

l'expérience et la réflexion m'ont amené à le croire. Que d'autres voient les choses autrement, il n'est pas en mon pouvoir de le changer et ils ont leur raison, comme j'ai les miennes. » (Avertissement de RON).

La religion de SG va avec sa façon de rendre philosophiquement peu importante la notion de moi. Sa prière consiste à dire sous sa seule responsabilité : « Seul toi es », comme « substitution qui voudrait être totale, de l'être de ce toi à mon être » (RON 71).

SG traduit cette prière dans le monde social :

« Les autres, nos semblables, jouent dans notre formation un rôle que nous ne sommes pas toujours enclins à mesurer la valeur. Je pense que le « moi » ne se définit que par comparaison et par opposition à notre prochain et qu'il n'apparaît dans la conscience que tardivement et progressivement. (...) Je ne suis pas une exception et, sans forfanterie, j'estime que les autres, puis la nature vivante, les bêtes, les arbres, les fleurs, les feuilles aussi éveillent en moi un sentiment de joie souvent admiratif qu'en vérité je n'éprouve pas pour moi-même » (RON 71-72).

C'est là une position mystique, et SG ajoute que le mot ne lui fait pas peur. A la racine de l'ordre naturel, il y a un sentiment mystique. La pensée est un acte et n'est pas seule avec elle-même, et connaît par là un « sentiment délicat de l'ordre » (Poincaré), qui s'impose à elle.

La question de l'amour

On sait la valeur donnée à l'amitié, après la louange et l'intégrité. De l'amour, il ne parle que dans une note de sa fable, rappelant l'amour chrétien. Il déclare que l'amour n'a de valeur qu'avec une

sorte d'objectivité, et relate sa souffrance la nuit de la mort de sa femme, pensant qu'il ne l'avait pas aimée assez, alors que sa prière est « seul toi es ».

Concernant le statut des femmes, je n'ai jamais ressenti de limitation ou de hiérarchie. SG a tout fait pour que l'une de ses sœurs puisse faire selon son désir des études de médecine, malgré l'opinion de leurs parents. Malheureusement elle avait une grave maladie du cœur, elle a finalement été infirmière du docteur Roux. Ce dernier lui a proposé plus tard de l'euthanasier, parce que son état se dégradait sans . Elle a accepté, mais a demandé que Samuel qui alors était en Allemagne, vienne l'accompagner dans ces derniers moments. Ce que Samuel a fait.

Sur cet exposé

Cet exposé laisse de côté les publications scientifiques de SG. On les trouve dans la bibliographie, dont j'avais été chargée, de *A la recherche d'un ordre naturel*. J'ai beaucoup insisté sur la philosophie, parce qu'elle est transversale, et comprend une interprétation du sens de la science. Ensuite, c'est la philosophie qui nous liait intellectuellement. Néanmoins, nous avons fait ensemble quelques lectures scientifiques, par exemple, ; alors que j'avais environ 12 ans, *Les nouvelles théories de l'hérédité* de Maurice Caullery, ou plus tard la *Thermodynamique* de Poincaré ; il me lisait aussi ses propres textes et réflexions. Nous avons lu passablement de Descartes et de Leibniz, plus que de Spinoza. De tout cela, il me restait des pages A4 pliées en deux avec ses calculs et commentaires. Le soir, nous lisions du Courteline et nous riions beaucoup.

Mais il y avait aussi la littérature ; Il m'avait lu enfant *Le Scarabée d'or* de Poe, mais l'auteur qui revenait souvent était Charles Péguy. Il m'a fait lire *Victor-Marie, comte Hugo* (1910), qui traite principalement de Corneille. Et j'aimerais terminer cet exposé par un extrait d'un ouvrage qu'il aimait particulièrement, *Le Porche du Mystère de la deuxième vertu* (1912), qui est un long poème.

« ...nous simples voyageurs, pauvres voyageurs, fragiles

Voyageurs,

Voyageurs précaires,

Chemineaux éternels,

Qui entrons dans la vie et aussitôt qui sortons,

Comme des chemineaux entrent dans une ferme pour

Un repas seulement,

Pour une miche de pain et un verre de vin,

Nous débiles, nous fragiles, nous précaires, nous

Indignes, nous infirmes,

Nous autres bergères, nous légères, nous passagères,

Nous viagères,

(mais non pas, nullement étrangères),

Grâce unique, (risque de quelle disgrâce ?),

Fragiles c'est de nous qu'il dépend que la parole éter-

nelle

Retentisse ou ne retentisse pas. »

(P. 111, la mise en page est celle de Péguy)

Table des matières

Ordre et aventure dans la philosophie de Samuel Gagnebin	1
Résumé :	1
Préalable : état philologique du texte.....	1
Présentation générale :	2
L'idée-chose	3
Importance éthique de l'admiration.....	4
La situation de l'homme et son destin	5
Sur les vérités et les volontés présomptives.....	7
Ce que nous apprend la vie quotidienne pour la science et la philosophie	9
La science ou les sciences	11
Mathématiques.....	11
Physique	13
La science n'est pas impersonnelle.....	13
L'ordre naturel	14
La philosophie.....	15
La plénitude de l'Être.....	16
Les philosophies peuvent être lues comme des fables	17
L'idée de Dieu	17
La question de l'amour.....	18
Sur cet exposé.....	19